Titre : **LA PRISE DE BEZONVAUX** **15 DECEMBRE 1916**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Batailles et combats**
Auteur :	Origine : Bibliothèque personnelle
Référence : **LE PELERIN** **N° 2080** **4 février 1917**	Transcripteur : **MFR** Date : **2011**

Ancestramil

LA PRISE DE BESONVAUX PAR "LES VITRIERS"

15 et 16 décembre 1916

Note d'un témoin militaire :

Le 15 décembre, à la droite de la ligne d'assaut, le groupe des bataillons de chasseurs de la division "La Gauloise" – Schonholtz, Bois-Volant, Seppois et Navarin, comme les a baptisés le général **PASSAGA**, du nom de leurs exploits d'Alsace et de Champagne – attaquaient, sous les ordres du commandant **RAOULT**, le plateau d'Hardaumont, en direction de Bezonvaux.

Avec sa forme de patte allongée vers la Woëvre, ses ravins, ses repaires, ses quatre ouvrages fortifiés défendent les ravins, et là-bas, en redoute avancée, le village de Bezonvaux, renfermant Dieu sait quoi, ce plateau constituait un morceau délicat. Il était difficile d'accumuler sur le même espace plus d'obstacles de toute nature. Le sol, troué, boueux, se chargeait de compléter la défense. Mais il y avait les vitriers…

Et puis l'artillerie avait si bien mâché la besogne qu'il ne restait plus guère aux fantassins qu'à y aller voir. Et pour leur en doubler l'envie, l'ennemi, par son tir, semblait s'ingénier à nous rendre nos positions désagréables. Il s'en fallait pas tant pour mettre des fourmis dans les jambes.

L'ELAN DE NOS SOLDATS

Des mitrailleuses se démasquent. Chacun est l'objet d'un petit siège ; le combat s'éparpille en vingt combats de détail. Une mitrailleuse tue le sergent **BLANCHE** ; le chasseur **ROSANDAL** place la grenade au but et supprime la mitrailleuse.

Déjà la redoute se montre à travers la fumée, comme un monument élevé au courage des chasseurs ; en vain l'ennemi tente de barrer le passage ; il est bousculé, et, le premier, à la tête de ses hommes, le capitaine **ROUVIER** pénètre dans les ruines.

Rapidement on s'y installe avant de rebondir et de s'élancer vers le village. Mais à gauche, dans le bois d'Hassoule, une tranchée intacte, la tranchée des Deux-Ponts, prend de flanc la position et interdit le débouché. Le sous-lieutenant **BATTAREL** veut sortir coûte que coûte ; une balle le frappe en plein front. Quatre hommes sont tués à ses côtés. Inutile d'insister. Il ne reste qu'à attendre sur place que le bataillon voisin soit libre de démarrer.

ENVELOPPES !

L'attaque était "coincée" ; elle se trouvait même en flèche, et dans la situation la plus aventurée. Elle pénétrait profondément dans le flanc de l'adversaire, mais l'adversaire, en revanche, l'enveloppait de trois côtés. A droite, à gauche, des camps et des ravins bondés d'Allemands. On était sur ce promontoire comme sur le pont d'un navire dont les entreponts sont encore aux mains de l'équipage. Lâcher la position, personne n'y songea un moment. Les chasseurs ne sont pas pour rien, ceux de Sidi-Brahim. Mais ils n'étaient que trois compagnies (**ROUBIER, TOURNET** et **RICOLFI**), aux trois quarts entourées par le double d'Allemands. Ceux-ci reprennent courage et montent à la charge. On se hâte de bruler les ordres, les papiers ; la lutte fait rage dans les boyaux, dans les ébauches de tranchées que nos prisonniers viennent d'amorcer. A coup de grenades, à coup de fusils, à coup de pierres, on repousse tout ce qui tente de forcer le passage. Les premiers tombent,

Archives Nationales

d'autres les remplacent. Tout debout sur le parapet, un chasseur tire, vise, tire sans arrêt, en criant à ses camarades :

- *Venez-y donc, tas de fainéants !*

Une balle l'étend raide mort.

Enfin, l'ennemi se retire ou profite de l'ombre pour se rendre. Il était temps.

Mais la situation restait toujours en l'air. A gauche, la tranchée des Deux-Ponts demeurait menaçante. Au nord, le village de Bezonvaux était un autre point obscur. Ce village commande l'entrée du font des Rousses, qui est l'entrée de tout le plateau. Il n'y avait rien de fait, tant que les Allemands gardaient cette clé entre les mains.

EN GANTS BLANCS

A minuit, le bataillon **FLORENTIN**, qui se retranchait en réserve derrière la redoute, reçoit l'ordre de se porter en avant et de s'emparer du village ; un bataillon d'infanterie doit le suivre et prendre à revers la tranchée des Deux-Ponts. L'opération devait se faire par surprise, en pleine nuit, à 2 heures du matin. Mais les ténèbres épaisses (on était au dernier quartier), la difficulté des mouvements sur le terrain bouleversé, le mauvais temps, la retardèrent. On n'était pas 300: la moitié de l'effectif était dispersée en corvée. Peu de munitions ; on avait passé les grenades au bataillon de la redoute. Il neigeait ; en se serrant la main, après s'être concertés les officiers s'aperçurent qu'ils étaient gantés de blanc. Tout fut prêt, cependant, à 6 heures du matin.
La petite troupe, en ligne de colonnes par un, part ainsi à la muette, à la faveur des dernières ombres. A la découverte, sans bruit, parmi les effondrements, l'inconnu, les illusions nocturnes, on s'engage vite dans le ravin, le capitaine **VOIRIN** en tête.

A LA BAIONNETTE !

L'ennemi, pourtant, se méfiait de quelque chose. Du haut des crêtes, il envoyait de minute en minute ses fusées inquiètes, dont la flamme pâle de magnésium retombait avec les flocons de la neige, et ciselait brusquement la silhouette des chasseurs sur le fond des ténèbres. Soudain, d'un talus noir qui se dessine à quelques pas, part, en coup de feu, un feu de peloton qui oblige nos hommes à se tapir. Aussitôt, grenades de jaillir, fusils de crépiter, petits obus à tromblons de voltiger en l'air, comme les boules incandescentes d'un prestigieux jongleur. Mais bientôt une aube confuse découpe derrière le talus des décombres un fantôme de village. "*A la baïonnette* ! *Clairons la charge* !" crie l'adjudant **CHOTEAU**, essuyant le sang de son visage. Et, aux accents de cette diane, les vitriers, avec l'aurore, entrent dans Bezonvaux.

Les Allemands étaient en train de déjeuner. Un médecin-major, au centre d'un poste luxueux, s'annexait une côtelette. Dans une cave voisine, un groupe se préparait à boire le café. "

L'ennemi devait attaquer à 7 heures. Il en était plus de 6 ½.
Il y avait là deux bataillons. On fit plus de 600 prisonniers.

LA VICTOIRE

Mais ce n'était pas fini. Les kamarades, se voyant trois fois plus nombreux que leurs vainqueurs, se ressaisissent, ramassent des armes qui traînaient, et, embusqués de-ci, de-là, commencent à tirailler dans le dos des chasseurs. Voilà nos vitriers encerclés dans leur conquête. Moment critique ; on ne sait pas bien qui est le prisonnier de l'autre. Mais les chasseurs décident que ce ne sera pas eux. Ils tiennent bon, s'opiniâtrent, résistent, et, au bout de deux heures, une compagnie de zouaves de la

division voisine, survenant par le fond des Rousses, vient régler le procès et donner raison à leur magnifique entêtement.

Désormais, le but est atteint et la tâche accomplie. Il ne reste à faire que le plus dur : fini, le mouvement, remisés pour un temps, l'entrain et l'en avant et la belle aventure. Mais les héros de cet épisode ont montré qu'ils sont prêts pour la prochaine fois ; leurs vieilles qualités françaises ne sont pas encore trop rouillées dans le fourreau.

En attendant, il faut s'enterrer de nouveau ou subir, sous le bombardement, l'immobilité des tranchées. La consigne est de souffrir. On souffrira donc, en dorant sa misère d'un peu de luxe et de panache. Dans la boue et la neige, on fait encore de la fantaisie. Le chasseur **VIOLETTE**, qu'on emporte sur un brancard, la jambe fracassée, fredonne la chanson narquoise :

Elle avait une jambe de bois….

Et le chasseur **TIVARD**, dans les nuits glaciales, pour réchauffer son lieutenant, affectueusement se couche sur ses jambes et le protège de son corps. C'est dans cette attitude qu'il convient de laisser ce groupe de la fidélité et du dévouement militaires, cette image de l'attente et du sommeil de l'hiver, avant le grand réveil et la fanfare du printemps.

****

Ancestrami !